

*Omnia vincit amor et nos cedamus amori.*  
L'amour vainc tout; nous aussi, cédon à l'amour.  
Virgile, *Bucoliques*, X, 69

## Introduction

### Quand on parle d'amour .....

Quand on parle d'amour, on pense en premier lieu à l'amour humain, celui qui unit des hommes et des femmes, mène à la reproduction et perpétue l'espèce. Cette image est bien celle qui depuis longtemps inspire la littérature et en particulier deux des œuvres qui sont à votre programme : le *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare – dont la scène, non sans facétie, se situe à Athènes tout comme pour le *Banquet*, mais à une époque mythologique qui précède la guerre de Troie et non au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – met en scène les amours faciles ou contrariées de Thésée et d'Hippolyte, reine des Amazones, de Lysandre et d'Hermia et de Démétrius et d'Hélène, amours antiques révisés au goût de la Renaissance ; la *Chartreuse de Parme*, quant à elle, s'intéresse aux amours qui agitent la petite principauté de Parme, dressant ainsi un catalogue assez complet de toutes les configurations de l'amour humain. Ces amours qui unissent un homme et une femme sont si répandus et si nécessaires à la survie d'une cité ou d'un État que chacun en a fixé les règles officielles qui varient bien sûr avec le temps et les lieux. Quand on étudie une société, on s'intéresse à ce qui règle le mariage, l'adultère, la filiation et toutes les unions considérées comme monstrueuses comme le viol ou l'inceste. Or ces règles, dans l'Athènes classique du *Banquet*, diffèrent beaucoup de ce qu'elles sont dans l'Angleterre élisabéthaine de Shakespeare, dans la société italienne du début du xix<sup>e</sup> siècle du monde stendhalien et dans la nôtre, en ce début de xx<sup>i</sup> siècle. Il convient donc de commencer par présenter ces données historiques, politiques, sociales, culturelles et religieuses pour éviter toute interprétation erronée de ce que dit le texte du *Banquet* en usant de catégories et d'idéologies contemporaines inadaptées au contexte antique.

### L'amour cosmique .....

Le *Banquet* de Platon, lui, ne fait que peu de place à cette sorte d'amour hétérosexuel, qu'il range dans l'amour vulgaire, même s'il convient qu'il est nécessaire ; c'est la conduite amoureuse la plus animale et la moins prisée du philosophe. Surtout, cet ouvrage étend la définition de l'amour bien au-delà des rapports amoureux des hommes entre eux. Il universalise cette puissance primordiale qu'est Éros, force de production et d'attraction qui tente de réunir deux éléments, le plus souvent

humains, mais pas nécessairement. Le médecin Eryximaque voit de l'amour entre les organes du corps humains qui s'entendent entre eux pour éviter la maladie et se voit en Éros quand il y contribue. Il voit encore l'œuvre d'Éros dans l'harmonie des notes de musique. Titania elle-même dans le *Songe d'une nuit d'été* voit dans le désaccord amoureux qui l'oppose à Obéron l'explication des bouleversements cosmiques et météorologiques qui se déchaînent. Quant à l'amour désespéré de la Sanseverina pour Fabrice, il aura aussi ses conséquences politiques et conduira à l'assassinat du prince. L'amour devient ainsi une force abstraite et universelle qui préside à l'évolution du monde. La dimension du sujet qui vous est proposé ne saurait donc se limiter aux simples passions humaines et doit s'étendre au principe primordial du mouvement, de l'action, de la connaissance et de la création.

## Amour et beauté .....

Enfin, l'amour semble avoir partie liée avec la beauté. Nous parons ce que nous aimons de toutes les qualités, en premier lieu de la beauté, avec ou sans raison d'ailleurs. Ainsi, dans le *Songe d'une nuit d'été*, les sortilèges d'Obéron et de Puck nous montrent que Lysandre et Démétrius sont capables d'aimer aussi bien Hélène qu'Herminia, et que cette inconséquence, aussitôt qu'ils sont épris de l'une, les pousse à trouver l'autre laide ; la beauté est dans l'esprit de celui qui aime et non dans l'objet aimé ; ils aiment avec l'esprit et non avec les yeux et ce qu'ils aiment n'est pas matériel et sensible, mais idéal et immatériel. On pourrait penser au malheureux Swann amateur d'art qui, dans la *Recherche du temps perdu* de Proust, projette sur la demi-mondaine assez vulgaire qu'est Odette de Crécy le charme de la *Zéphora* de Botticelli ; un jour qu'il atteint à la communion esthétique pure en écoutant la sonate de Vinteuil – entendez, en langage platonicien, quand il goûte l'idée pure de la beauté, qu'il atteint au spectacle immédiat des Idées, formes universelles et immuables – il voit Odette pour ce qu'elle est, il cesse de l'aimer et de souffrir, et curieusement c'est au moment où il s'en désintéresse qu'il l'épouse tout en se consacrant désormais à son amour de l'art. C'est donc l'esprit de l'amant, épris de beauté, qui plaque sur l'objet de son affection ses désirs de beauté.

## Les trois ordres de l'amour .....

L'amour est ainsi recherche d'une beauté qui, chez Platon, est aussi bonté et vérité. Mais pour donner à l'amour toute sa valeur, il lui faut encore perdre ses illusions et dépasser ses désirs charnels pour accéder à l'amour des âmes et enfin à l'amour sublime de la divinité. C'est ainsi que Fabrice, lui qui fut un amant libertin avant de fixer sur Clélia « cette partie noble et intellectuelle de l'amour » que sa destinée le condamnait, croyait-il, à ne jamais connaître (I, 13), éprouve dans l'église Saint-Pétronne « un extrême attendrissement, en présence de l'immense bonté de Dieu » (I, 12) ; il deviendra un prêcheur capable de convertir à l'amour de Dieu les femmes qui viennent l'entendre, sorte de nouvel Éros intermédiaire

qui pourrait être le pendant religieux du portrait qu'Alcibiade dresse du nouvel Éros qu'est Socrate, habile dialecticien, capable de convertir ses disciples à la philosophie. L'amour léger et physique doit dans un deuxième temps se hausser à l'amour constant et fidèle d'une belle âme, puis se dépasser plus encore en accédant à la transcendance d'un amour exclusif de Dieu, ce que symbolise la réclusion de Fabrice dans un monastère de Chartreux ou, pour le philosophe, l'accès à la vision immédiate des Idées.

## Exactitude et invention .....

Il faut enfin en venir plus spécifiquement au *Banquet*. C'est vers 384 avant J.-C. que Platon rédigea le *Banquet*, récit *a posteriori* d'un banquet (*symposion*), réunion d'hommes où l'on boit et mange, qui aurait eu lieu en 416 à Athènes chez Agathon, poète tragique qui venait de remporter sa première victoire aux concours de tragédies. Platon, né en 427, ne pouvait évidemment pas y avoir pris part. Quand il rédige son ouvrage, Platon confie à Apollodore, qui n'y avait pas assisté non plus, le soin de rapporter ce qu'un des assistants, Aristodème, « amant le plus fervent de Socrate » (173b) lui en avait dit onze ans plus tôt. Malgré les assertions d'Apollodore, qui dit s'être après coup renseigné auprès de Socrate lui-même sur la teneur des discours, Platon ne produit là qu'un rapport de seconde ou troisième main et évite ainsi de cautionner entièrement son récit, fictif ou non, dont il laisse la responsabilité au narrateur qu'il a choisi, Apollodore, lui-même assez prudent puisqu'il s'exprime ainsi à deux reprises : « J'estime n'être pas trop mal préparé à raconter ce que vous avez envie de savoir » (172a et 173c). C'est donc à ce disciple fidèle et appliqué de Socrate, tout ébloui d'être sorti de son erreur et de s'être converti à la philosophie à son contact, qu'il revient de se faire l'écho des propos d'Aristodème, lui aussi vieil admirateur de Socrate. Cet imbroglio initial et cet enchaînement de voix d'époques différentes soulignent à la fois la distance que prend Platon par rapport à l'enseignement de Socrate en mêlant sa voix à celle de six autres concurrents sans prendre la parole lui-même pour les départager, mais aussi l'importance que l'on accorde encore aux anciens discours de Socrate quelque seize ans après sa condamnation à mort.

En est-il de même vingt-cinq siècles plus tard ? Êtes-vous prêts à consacrer du temps à lire ce que des Athéniens pensaient de l'amour au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ? Il faut pour cela vous plonger dans un univers qui n'est plus le vôtre avec son mode de vie, son régime politique, sa culture, sa religion, ses valeurs et son mode de pensée propres. Il convient donc, dans la première partie de ce travail, de réduire cette distance historique par quelques données d'histoire, de civilisation et de littérature sur cette période. Nous examinerons ensuite les différentes représentations et présentations de l'amour qui sont faites dans cet ouvrage lors des sept discours qui se succèdent pour voir comment la conception platonicienne de l'amour s'y glisse progressivement, discrètement et délibérément. Enfin nous recenserons dans une

troisième partie les rapports que l'amour entretient avec un ensemble de grandes notions comme le beau et le laid, le semblable et de dissemblable, soi-même et les autres, l'un et le multiple, la mort et l'immortalité.

## La Grèce à la fin du v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

### L'histoire .....

Quand se tient en 416 le banquet qui réunit nos sept orateurs successifs, Phèdre, Pausanias, Eryximaque, Aristophane, Agathon, Socrate et Alcibiade, le brillant siècle de Périclès est sur son déclin et l'hégémonie d'Athènes menacée par la guerre du Péloponnèse qui a commencé en 431.

#### ○ La guerre et ses péripéties

De 431 à 421, Athènes, enfermée dans ses murs, lutte sur terre et sur mer contre les offensives de Sparte. Socrate participa à trois campagnes contre les Spartiates ; il combattit comme hoplite (fantassin) au siège de Potidée en 432-430, puis à Amphipolis et lors de la retraite de Délion en 422 ; il côtoya Alcibiade dans la première et la dernière de ces campagnes, comme ce dernier le rappelle dans son éloge de Socrate ; il avait été, conformément à la loi, tiré au sort parmi les citoyens pour exercer ce service militaire qui incombait à tous les citoyens.

En 430, la peste que, dit Socrate dans le *Banquet*, Diotime avait réussi à reculer de dix ans sévit dans Athènes et provoque la mort de Périclès en 429. En 421, la paix de Nicias est signée pour cinquante ans. Mais le remuant Alcibiade la rompt en 415 en organisant une expédition en Sicile qui sera un désastre ; Alcibiade, accusé pendant cette campagne d'avoir de façon sacrilège mutilé les Hermès – statues que l'on trouvait dans les rues d'Athènes, composées d'un pilier quadrangulaire en pierre orné d'un sexe masculin, le *phallos*, et surmonté d'une tête barbue – fut rappelé à Athènes mais, pour éviter d'être condamné, il s'enfuit et se réfugia à Sparte, où il suggéra aux ennemis d'envoyer en Sicile leur général Gylippe qui vainquit en 413 les Athéniens. Voilà qui complète la figure d'Alcibiade, bel ivrogne de génie dans le *Banquet*, mais aussi stratège enthousiaste, cupide et désordonné, qui plus est capable de trahir sa cité. En 411, se sentant menacés, les partisans de l'oligarchie constituèrent contre la démocratie qui leur paraissait peu capable de conduire la guerre un conseil de 400 personnes, qui remplaçaient les 500 bouleutes tirés au sort et qui avaient un pouvoir absolu. Des démocrates furent assassinés ; la démocratie dont les Athéniens étaient si fiers fut menacée pendant quelques mois. Une victoire navale permit heureusement au parti démocratique de rétablir les institutions en 410.

La guerre se poursuivit jusqu'en 404 et les Athéniens, finalement vaincus, durent abandonner leurs conquêtes, livrer leur flotte, démolir les Longs-Murs qui protégeaient l'accès d'Athènes à la mer et accepter un gouvernement tyrannique imposé par Sparte, celui des Trente. Bien des Athéniens s'exilèrent et cette tyrannie dura deux ans avant que Thrasybule, depuis son exil, ne parvienne à chasser les Trente et à rétablir encore une fois la démocratie.

C'en était pourtant fait de la grandeur d'Athènes et de la démocratie qui avait suscité tant de fierté chez les Athéniens après leur victoire sur les Perses et l'établissement de leur hégémonie sur les cités et les îles grecques. On accusa la jeunesse contestataire de ce déclin et c'est à ce moment, en 401, qu'on accusa aussi Socrate d'avoir contribué à corrompre cette jeunesse ; en 399, on le condamna à mort. Platon, âgé de 29 ans, abandonna tout espoir de faire à Athènes la carrière politique que lui promettaient ses origines aristocratiques et ses huit ans de formation auprès de Socrate ; il voyagea. Bien des Athéniens avaient également quitté leur ville : au début du *Banquet* par exemple nous apprenons qu'Agathon est parti en Macédoine, suivi de Pausanias. C'est dans ce contexte troublé qu'eut lieu le banquet d'Agathon, un an avant le départ de l'expédition de Sicile à laquelle Alcibiade devait déjà songer, au début du mois de février 416 av. J.-C.

### ○ La démocratie en crise

La société athénienne est une société d'hommes. Seuls les hommes originaires de la ville sont citoyens et ils sont tous égaux devant les lois qu'ils se sont eux-mêmes données ; c'est le principe de la démocratie. Sont exclus de la citoyenneté les femmes et les enfants, les esclaves et les métèques originaires d'une autre ville et ayant acquis une maison dans le territoire d'Athènes (*oikos*, la maison, d'où le nom de *métoikos*, le métèque, qui signifie « avec une maison » et n'a rien de péjoratif). Cela fait un assez petit nombre de citoyens (environ 4 000 ou 5 000 citoyens pour 40 000 à 50 000 habitants) et permet l'exercice de la démocratie directe. L'assemblée des citoyens (*ecclesia*), convoquée par affiches ou au son de trompettes, se réunissait trois fois par mois, à l'origine sur l'Agora, place publique entourée des boutiques d'artisans, puis sous Périclès sur la Pnyx et chacun pouvait y prendre la parole et voter à mains levées. Cette assemblée était souveraine et acceptait ou rejetait les projets de lois préparés par la *Boulè* ou conseil des 500, tirés au sort chaque année parmi les citoyens. L'assemblée choisissait dix stratèges, élus chaque année et indéfiniment rééligibles, qui dirigeaient les armées et la flotte, négociaient les traités et fixaient le montant des impôts de guerre ; Périclès fut ainsi quinze fois réélu à la stratégie, ce qui lui permit d'instaurer l'hégémonie d'Athènes en Grèce, d'enrichir et d'embellir sa cité de façon si somptueuse qu'on en vint à parler du siècle de Périclès pour mentionner cette période. Cette démocratie directe avait habitué les citoyens à prendre la parole et à débattre et mis à l'honneur la rhétorique et la science du discours enseignées par les sophistes. Les assemblées étaient souvent houleuses, leurs décisions versatiles ou peu adaptées à la situation si l'on en croit certaines pièces comiques d'Aristophane.

C'est dans ce climat de guerre et de crises politiques qu'il faut placer nos discours

## La société athénienne .....

### ○ Le statut des femmes

La vie publique ne concerne que les hommes qui vivent entre eux, soit au gymnase ou à la palestre où ils s'exercent en vue de la guerre, puisque tous les citoyens sont soldats ; en témoigne le récit d'Alcibiade qui a fait campagne auprès de Socrate à Potidée et qui vante sa résistance et son courage ; soit en promenades pour se rendre à l'Agora, comme le font Glaucon et Apollodore pendant ce récit, soit aux tribunaux dont les juges étaient chaque année tirés au sort parmi les citoyens, soit à leurs affaires, soit dans les banquets qui ne réunissent que des hommes, à l'exception des joueuses de flûte et d'hétaïres ou prostituées.

Les femmes, elles, restent dans la maison et ne sont pas instruites ; elles filent, elles font la cuisine, tiennent la maison et élèvent les enfants. Le mariage n'a rien à voir avec l'amour, l'homme prend femme en traitant avec son futur beau-père pour préserver, comme l'écrit Luc Brisson, « son patrimoine génétique, économique, social et politique ». La femme n'est là que pour la reproduction et l'intendance, comme on le voit aussi dans l'*Économique* (*oikonomia*, étymologiquement la direction de la maison) de Xénophon, lui-même disciple de Socrate. Diotime, dont la présence surprend dans le *Banquet*, n'est pas à proprement parler une figure féminine, mais plutôt l'image de la religion à laquelle le savoir est lié par la fureur divine et prophétique qui s'empare des prêtresses.

Ce statut de la femme explique assez bien que l'amour conjugal ne soit pas très présent dans les discours sur l'amour du *Banquet*, sauf quand il s'agit de montrer qu'il relève lui aussi du désir d'immortalité en assurant la reproduction et la survie de la cité (il faut bien assurer sa descendance !) ou encore quand la métaphore de l'enfantement devient nécessaire pour exprimer la *maïeutique*. Pour le plaisir, l'homme s'adresse aux concubines et aux hétaïres qu'il n'est pas honteux de fréquenter et aux jeunes garçons qu'il veut former à leur métier de citoyen dans le cadre de la pédérastie. Si l'on considère d'ailleurs la littérature grecque, on n'y trouve pas d'histoires romanesques qui mettent en scène des couples amoureux et il faut attendre le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. pour qu'Apollonios de Rhodes, dans son poème épique les *Argonautiques*, décrive longuement la passion de Médée pour Jason ; dans le genre romanesque, ce n'est qu'au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. que Longus, dans *Daphnis et Chloé*, dévoilera les émois d'une jeune fille qui découvre l'amour.

### ○ L'éducation pédérastique

En revanche, dans cette société masculine, les amours pédérastiques vont bon train. Seuls les garçons sont instruits. De 7 à 12 ans ils sont confiés à un esclave, le pédagogue, qui accompagne les enfants à l'école ; on y apprend à lire et à écrire, à jouer de la musique et, à partir de 12 ans, à faire de la gymnastique en pratiquant auprès d'un *pédotribe* la lutte, la course, le saut, le lancement du disque et autres exercices. Les plus riches complètent cette instruction en apprenant l'éloquence et

la politique auprès des rhéteurs et la philosophie auprès des sophistes. La promiscuité des gymnases où l'on s'exerçait nu et la fréquentation assidue des rhéteurs et sophistes se prêtaient à la pédérastie, au même titre que la vie militaire se prêtait à l'homosexualité ; les banquets eux-mêmes les favorisaient. La pédérastie avait ses règles quasi institutionnelles : seul un homme plus âgé, l'*éraste*, peut courtiser un adolescent, l'*éromène*, qui a entre 12 et 18 ans. L'*éromène* doit rester indifférent et laisser à l'*éraste* le soin de la conquête. L'*éraste* se charge en contrepartie de l'éducation et du bien-être de son aimé. La relation établie, amicale ou physique, prenait fin avec l'arrivée de la première barbe chez l'*éromène*. Le jeune homme s'occupait alors de se marier et de séduire à son tour des adolescents de douze à dix-huit ans. Ce sont ces amours masculines, qui pouvaient fort bien rester chastes et relever de l'amitié (*philia*) plus que de l'amour (*éros*), que vantent dans le *Banquet* aussi bien Phèdre que Pausanias et qu'Aristophane insère dans la triple typologie de son mythe. Par ailleurs on y voit Alcibiade enfreindre les règles de bienséance de ce système en faisant la cour à Socrate, plus âgé que lui et dont il veut être l'*éromène* ; c'est cependant vers la réserve d'Agathon que le désir de formation de Socrate pourrait se tourner. On sait aussi qu'Aristodème a été le « plus fervent amant » de Socrate, et il le suit encore à la toute fin du récit. Ce système éducatif assez particulier, qui nous est étranger, introduisait progressivement le futur citoyen dans le monde public où il aurait à œuvrer et peut faire figure de rite d'initiation et d'entrée dans l'âge adulte.

### ○ Une crise de générations

À la fin du v<sup>e</sup> siècle et au début du iv<sup>e</sup> Athènes, comme les autres villes grecques, connut des conflits de générations que Thucydide met bien en lumière quand il rapporte dans *La guerre du Péloponnèse* les discours qui opposent à l'assemblée Nicias et Alcibiade à propos de l'expédition de Sicile ; Nicias, désireux de préserver la paix qu'il a conclue en 421, rappelle à Alcibiade sa jeunesse (il a alors 35 ans) synonyme d'irresponsabilité, d'égoïsme et d'emportement, jeunesse qui doit détourner chacun de lui confier un commandement ; il invite les plus âgés à ne pas hésiter à voter la paix, à ne pas se laisser séduire par le profit et l'aventure que cette jeunesse, qui ne souhaite qu'en découdre, met en avant et il leur rappelle que « rien ne réussit plus rarement que la passion irréfléchie et plus souvent que la prudence ». Cette sagesse des anciens, uniquement formés à la bravoure et à l'expérience militaire dont les combattants de Marathon ont donné l'exemple, s'insurge contre une jeunesse qui voit la puissance dans la maîtrise fallacieuse du discours sophistique. Le conflit de générations se double d'un conflit de succession. Alcibiade répond habilement pour combattre leur inertie et leur immobilisme en faisant de la tradition qu'il invoque le moteur même du changement : « Nous avons ici une heureuse tradition : c'est en délibérant, jeunes et vieux ensemble, que nos pères ont mené leurs affaires au plus haut degré ; tâchez, aujourd'hui encore, de la même manière, de mener notre cité de l'avant. » A l'inertie des vieux s'oppose la frénésie bavarde et impatiente des jeunes. Dans les *Nuées* jouées en 423, Aristophane

confirme ce conflit de générations en montrant un père, Strepsiade, battu par son fils après qu'il a suivi les cours d'un sophiste, qui n'est autre que Socrate, et capable de prouver qu'en le faisant il a raison. Parmi les jeunes gens qui prennent la parole dans le *Banquet*, Alcibiade sera accusé de sacrilège pour avoir mutilé les Hermès, Phèdre et Platon lui-même seront accusés d'avoir parodié les Mystères d'Eleusis. Jeunesse remuante, irrespectueuse et contestataire que leurs aînés ont bien du mal à contenir. Ce conflit s'affirma peut-être parce que les pères athéniens, retenus au dehors par leurs activités professionnelles et civiques, ne se chargeaient pas eux-mêmes de leur éducation et la déléguaient à des maîtres qui les émancipaient en quelque sorte des traditions pour les ouvrir à de nouvelles pratiques d'élocution et de pensée. Il fut facile de les accuser et Socrate en fut la victime.

## Le contexte culturel .....

### ○ L'enseignement des sophistes

Dès le V<sup>e</sup> siècle, les sophistes, spécialistes du savoir ou sagesse (*sophia*), connurent un grand succès. Itinérants, ils circulaient d'une ville à l'autre et enseignaient l'art oratoire devenu indispensable pour jouer un rôle politique dans la démocratie athénienne. Leurs leçons étaient payantes et fort chères et garantissaient à leurs jeunes élèves, le plus souvent aristocrates, une réussite politique rapide. Pragmatiques, ils se consacrèrent à développer la capacité de leurs jeunes élèves à argumenter et à gouverner. Alors qu'au départ ils enseignaient les sciences et la sagesse, ils en vinrent, sans doute pour satisfaire la demande de leur public, à ne plus enseigner que la rhétorique, la politique et le droit, ou pour éviter l'anachronisme de ce terme, la loi. Ils suscitèrent un grand engouement auprès de leurs élèves, mais les plus âgés se méfièrent assez rapidement de leurs idées révolutionnaires, ce qui entretint le conflit des générations. Les plus célèbres de ces sophistes, Protagoras, Gorgias, Hippias par exemple, figurent dans les dialogues de Platon et y débattent avec Socrate. C'est Platon, qui n'est pas un révolutionnaire, ni d'ailleurs un défenseur de la démocratie comme on le voit dans la *République*, ni même un partisan fervent de la jeunesse, qui à la suite de Socrate a contribué à faire de ces sophistes les ennemis de la philosophie qu'ils étaient pourtant censés enseigner. Il leur reproche de se faire payer grassement leurs leçons, de défendre aussi bien le juste que l'injuste, ce qui rend amoral leur enseignement, d'user du langage à des fins persuasives et intéressées plutôt que de le mettre au service de la recherche patiente du vrai et de recourir à des arguments spécieux. Cette nouvelle éducation donna aux jeunes gens le pouvoir dans les assemblées et l'ambition désordonnée de certains de leurs meneurs fut à l'origine de la crise sociale qui amorça le déclin de la démocratie. Le plus fameux produit de cet enseignement sophistique fut Alcibiade ; son échec en Sicile incita les plus âgés à se prémunir contre les dangers d'une jeunesse persuasive